

La révolte dans *Maître Daniel Rock* d'Erckmann-Chatrian : un combat contre le progrès perdu d'avance

Erckmann-Chatrian, auteurs prolifiques sous le Second Empire, sont quelque peu oubliés aujourd'hui. Ils ont publié des contes et des romans populaires qui furent beaucoup lus à leur époque. L'un d'eux, *Maître Daniel Rock* (1861)¹, narre la révolte du forgeron Daniel Rock contre la venue du chemin de fer dans le village vosgien de Felsenbourg. Le héros souhaite en effet préserver le patrimoine du village et le sien propre puisqu'il a acheté le vieux château qui devrait être détruit pour tracer le chemin de fer. Ce combat contre le progrès amène Rock à se fâcher avec tout le village, les habitants vendant leurs terres à la compagnie de chemin de fer. Sa position contre le progrès détruira sa famille et mènera le forgeron à la mort. Cette histoire est l'occasion pour Erckmann-Chatrian de donner un souffle épique et tragique à un événement – la venue du chemin de fer dans les campagnes lorraines – qui vient bouleverser l'ordre naturel. La modernité n'a pas que des bons côtés et Rock en fera la triste expérience. Le roman de 1861 apparaît-il comme une parabole empreinte de saint-simonisme ? Nous étudierons tout d'abord le personnage de Daniel Rock, figure de la révolte et de l'excès, puis le progrès et ses dérives, avant d'analyser le combat symbolique et épique.

■ Noëlle Benhamou – maître de conférences Habilitée à Diriger des Recherches en littérature française, Université de Picardie Jules Verne (Amiens, CERCLL, Roman & Romanesque). Adresse de correspondance : INSPÉ/UPJV, 10 rue des Français libres, 80000 Amiens, France ; e-mail : noelle.benhamou@u-picardie.fr

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0001-7854-409X>

1. *Maître Daniel Rock* parut d'abord dans *la Revue européenne* en 1860 puis en volume chez Michel Lévy frères en 1861.

1. Daniel Rock, figure de la révolte et de l'excès

Dans un article recueilli dans *Mes haines*, Zola considérait que les personnages créés par Erckmann-Chatrion ressemblaient à des marionnettes sans âme, à l'exception de Maître Daniel Rock : « Son maître Daniel est un colosse, une grande figure amoureusement travaillée, tandis que l'ingénieur qu'il lui oppose est un pantin ridicule » (Zola, 1866, p. 213). En effet, dès la première page du roman, le portrait du personnage principal est saisissant.

Figurez-vous un vieux Sicambre, grand, sec et fort comme un chêne ; le front étroit, les yeux gris, le nez long, les dents blanches, les poings en forme de massues : tel était maître Daniel Rock.

L'âge n'avait pas courbé sa haute taille, ni fait tomber un seul de ses cheveux gris ; la pression de ses lèvres annonçait le calme et la résolution ; son attitude droite et fière, je ne sais quoi de chevaleresque et de despotique. Les vieux cavaliers de Rodolphe de Habsbourg devaient avoir quelque chose de cette physionomie-là : il ne manquait au père Rock que le morion, la cotte de mailles, et la grande épée à deux mains remontant jusqu'au-dessus de l'épaule. (p. 173)²

La description du héros se fait en deux temps. Tout d'abord, quelques expressions permettent de caractériser le physique imposant de Rock, sorte de géant venu du Moyen Âge. Le terme de « Sicambre » transporte en effet le lecteur vers la Germanie inférieure et l'époque des Francs. Les auteurs filent ensuite la métaphore dans le second paragraphe en rappelant les attributs guerriers des Germains qui siéraient bien à notre homme. Vivant dans le passé, Rock se révélera détenteur de la tradition féodale et de la préservation du patrimoine local.

Après s'être battu avec les villageois et les ingénieurs, et avoir fait cinq ans de prison avec ses deux fils, Daniel Rock a changé physiquement. Erckmann-Chatrion le compare alors à Hugues-le-Borgne, un seigneur médiéval : « Ainsi parla le vieux reiter d'un ton calme et simple. Il était devenu borgne de l'œil gauche, mais cela n'ôtait rien au grand caractère de sa figure : son œil droit brillait comme une escarboucle, et sa joue, sillonnée d'une longue balafre, tressaillait de temps en temps. » (p. 318) Le visage marqué de façon indélébile, le forgeron n'a rien perdu de sa force physique et de son goût de la révolte. Le nom même de Rock, qui signifie rocher en anglais³, n'a pas été choisi au hasard et prend tout son sens dans les réactions du héros. Lors d'une conversation avec Bénédum, le meunier, le curé Nicklause explique que Daniel

2. Erckmann-Chatrion, *Maître Daniel Rock* (1861), dans *Contes et Romans nationaux et populaires*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1963, tome VII. Nous ne donnerons désormais que le numéro de page entre parenthèses après les citations qui renverra à cette édition.

3. L'onomastique ne fonctionne ici qu'avec l'anglais, puisque, en allemand, *rock* signifie jupe ou veste pour homme...

Rock a définitivement pris sa décision d'annuler le mariage de Thérèse avec Ludwig Bénédum et que rien ne pourra le faire changer d'avis :

« Au nom du ciel, mon cher Bénédum, je vous en supplie, ne me parlez plus du mariage de Ludwig et de Thérèse ! C'est du temps perdu... Vous ne sauriez croire toutes les peines que je me suis données inutilement pour vous raccommo-der avec Daniel... Il ne veut rien entendre... il m'a même menacé, si j'y revenais, de ne plus me revoir qu'à l'église ; comme je vous l'ai déjà dit : ce n'est pas un homme, c'est un rocher [...]. » (p. 284)

Effectivement, Maître Daniel Rock a des idées bien arrêtées, est têtu voire borné, et excessif. Il apparaît comme le *Pater familias*, décidant de l'avenir de ses enfants au détriment parfois de leur bonheur. Il a la haute main sur ses deux fils, Kasper et Christian, qui l'accompagneront jusque dans la mort, et sa fille Thérèse.

Batailleur et violent, Rock laisse aller son caractère irascible à la moindre occasion. Il tente de s'en prendre physiquement au maire Zacharias Piper avec lequel il est en désaccord. À la violence verbale succède le recours à la brutalité.

– Et c'est cet homme... cet intrus qui ose me dire en face : « Tais-toi ! » hurla le forgeron en bondissant de sa place.

Il allait se jeter sur M. Zacharias Piper avec la fureur d'un lion, lorsque Bénédum le saisit à bras-le-corps. (p. 236)

Essentielle dans le roman, la scène du conseil municipal, pendant lequel les habitants de Felsenbourg apprennent la venue du chemin de fer dans leur village, produit un choc chez Daniel Rock. Ce dernier ne doute cependant ni de lui, ni de ses convictions : « Le cœur de maître Daniel était serré comme dans un étau. Après ce qui venait de se passer au conseil municipal, il désespérait de ses plus vieux amis, il désespérait du village ; mais il avait confiance en lui-même, il se sentait investi d'une force invincible ». (p. 237) Dur à la tâche, courageux, ce veuf déjà âgé est animé d'une énergie incroyable qui le pousse à l'excès et à la rébellion contre une décision qui ne le satisfait pas.

Le forgeron, gardien des ruines de l'ancien château de Felsenbourg, est décrit comme un être perpétuellement révolté par ce qu'il considère comme de l'injustice. Lorsqu'il résume à ses proches la réunion à la mairie, il ne peut cacher ses sentiments excessifs : « maître Daniel commença le récit de la séance du conseil municipal, racontant toutes choses avec ordre, rappelant chaque parole des uns et des autres, et ne déguisant rien de la vérité ; pourtant sa voix tremblait : il était facile de voir que l'outrage du maire faisait encore bouillonner son sang ». (p. 238) La scène du conseil municipal est racontée sous différents points de vue narratifs, par le narrateur, par Maître Daniel Rock puis par le maire. À chaque fois, le caractère entier et sanguin du héros ressort : « Le maire, tout glorieux, raconta le terrible discours de maître Rock et sa fureur à la fin de cette scène mémorable, où lui-même, Zacharias, avait failli périr, sans le courage héroïque du meunier Bénédum ». (p. 248)

L'*hybris* telle que la concevaient les anciens Grecs n'est jamais loin de l'évocation du géant Rock et sa détermination est connue de tous les villageois, notamment de son ami Bénédum qui alerte le curé Nicklausse des suites funestes de son comportement à la mairie.

– C'est juste, monsieur le curé, je n'y pensais plus... Je suis ici pour prévenir un grand malheur. [...] Oui... je le crois... j'en suis sûr... Daniel médite un mauvais coup ! [...] Depuis cinquante ans je le connais : quand il dit quelque chose... c'est fini !

— Et qu'est-ce qu'il a donc dit, grand Dieu ?

— Il a dit au conseil municipal que personne ne mettrait les pieds sur sa terre ; il a voulu que la chose fût inscrite au registre des délibérations... Et si vous aviez vu sa figure alors, vous auriez compris le reste. »

Le père Nicklausse, à ces mots, bien loin de trembler, sourit :

« Vous m'avez fait peur, dit-il ; mais, en vérité, maître Frantz, vous poussez les choses un peu loin... Comment allez-vous supposer, sur la foi de quelques paroles en l'air, qu'on puisse commettre un acte de rébellion à force ouverte ? C'est un peu fort ! Vous redoutez jusqu'à l'ombre du père Rock. (p. 287-288)

Rock s'oppose en cela à Bénédum, l'homme du juste milieu, de la mesure, qui porte dans son nom même le terme de bienveillance. Il laisse aller sa fureur et se fâche un temps avec son ami qui lui suggère de retourner à la raison. Cependant, le forgeron sait se contrôler quand il le souhaite. Lors du jugement au tribunal, après avoir agressé des ingénieurs du chemin de fer, il fait preuve d'un contrôle de soi étonnant pour quelqu'un en perpétuelle révolte :

Maître Rock seul conserva tout son sang-froid, parce que le nom de Chilpéric revenait trop souvent dans le discours, et qu'il n'était pas assez question de Hugues le Borgne.

Néanmoins, au lieu de monter sur l'échafaud avec ses fils, comme c'était infaillible sans ce discours, ils ne furent condamnés qu'à cinq ans de prison. (p. 317)

Même après une peine de prison ferme et un âge avancé, Rock laisse aller sa colère qui bout sans cesse en lui et ne s'éteint pas. Il confie à Bénédum :

– Moi, Bénédum, j'ai toujours le même âge pour en vouloir aux gueux ; l'âge ne môte rien de ma colère ; au contraire, plus je vieillis, plus la rancune s'enracine dans mon cœur... Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis... Tout à l'heure encore, en regardant par ce trou, et en voyant Zacharias Piper qui se promenait devant la mairie, j'ai senti la colère m'entrer jusque dans la moelle des os... et, si je l'avais tenu !... (p. 328)

Comme un héros antique, le colosse Daniel Rock est craint par la population qui se réjouit de son séjour en prison, affront à son orgueil démesuré. Les villageois de Felsenbourg croient en effet que le vieillard et ses fils auront retenu la leçon.

« Quelle mine vont-ils faire ? se disait-on ; surtout le vieux, si fier, si terrible, si superbe ! lui qui ne voulait jamais plier devant personne, qui regardait tout le monde du haut de sa grandeur, qui ne trouvait de bon sens qu'à lui seul ! Il aura sans doute appris là-bas que maître Daniel n'est pas maître partout, et qu'il faut mettre de l'eau dans son vin ! » (p. 330)

C'est sans compter sur le caractère de fer du vieil homme qui luttera jusqu'à la mort pour ses convictions et pour ce qu'il considère comme une juste cause : la préservation du passé et du paysage de Felsenbourg. Si Erckmann-Chatrian, qui appartenaient tous deux à une loge maçonnique de rite écossais, ne sont pas défavorables au progrès, ils nous rendent presque sympathique le héros qui dénonce ses dérives.

2. Le progrès et ses dérives

Erckmann-Chatrian sont contemporains de la doctrine du saint-simonisme qui voit dans le progrès technique et la révolution industrielle des ferments du bonheur humain. Ce courant idéologique créé par Rouvroy de Saint-Simon (Tulard, 1995, p. 1161) entend le développement de l'industrie comme une nécessité pour le bien-être de toutes les classes sociales. Le progrès industriel serait, d'après le *Nouveau Christianisme* (1825), ouvrage de Saint-Simon, une nouvelle religion qui permettrait au peuple d'acquérir bonheur et liberté. Dans cette ligne saint-simonienne, Auguste Comte considère qu'il faut en finir avec l'âge théologique et féodal – ce qu'incarne Daniel Rock dans le roman d'Erckmann-Chatrian – pour aller vers un âge positif et industriel. Or, le représentant de ce dernier est l'ingénieur Horace, piètre personnage, qui pense plus à mener joyeuse vie qu'au bien-être de l'humanité. C'est un viveur bien éloigné des philanthropes saint-simoniens.

Maître Daniel Rock est donc un roman singulier qui ne nie pas le progrès ni la nécessité du chemin de fer, qui servira l'intérêt général et amènera la fraternité entre les peuples, mais souhaite aussi montrer la corruption des mœurs. Ainsi dans une lettre à ses frères datée du 22 octobre 1860, Chatrian écrit-il :

Il s'agit de réagir contre l'avachissement des caractères et contre la préoccupation exclusive des intérêts matériels qui caractérisent malheureusement notre génération. Pour cela il faut créer de grands caractères, agiter de nobles passions, et construire des œuvres viriles. C'est tout un édifice grandiose à élever. Que le Dieu juste nous soit en aide, car nous avons résolu de l'entreprendre et *Daniel Rock* n'en est que la première pierre. (Benoît-Guyod, 1963, p. 102)

L'œuvre d'Erckmann-Chatrian est tout entière tournée vers une condamnation de la disparition progressive des traditions et du patrimoine. Elle s'appuie sur une réalité historique : la venue du chemin de fer dans l'est de la France. Si elle permet de raccourcir le temps d'acheminement des hommes et des marchandises, la pre-

mière liaison Paris-Strasbourg risque cependant de défigurer le paysage vosgien. C'est ce qu'explique Daniel Rock lors de la fameuse séance du conseil municipal, scène au cœur du récit.

Est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que ce grand chemin de fer, qui doit traverser nos champs, enlever notre grain, notre bétail, nos planches, nos madriers, jusqu'aux poissons de nos rivières, jusqu'au gibier de nos bois, moyennant quelques poignées de liards qu'on nous jettera en passant, est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que c'est dans notre intérêt qu'on veut l'établir ? Il faudrait vraiment nous supposer bien stupides ! Non, ce chemin, s'il traverse jamais nos montagnes, sera notre perte. Nous serons plus riches d'argent, c'est vrai, mais nous serons plus pauvres de tout le reste. (p. 232)

Dans ce réquisitoire contre le train, Daniel Rock joue sur les antithèses, opposant notamment la richesse et la pauvreté. Il ne sait pas encore que le juif Élias Bloum rachète les terrains des habitants de Felsenbourg afin de spéculer sur leur valeur et s'enrichir en les revendant à l'État.

Quand nous aurons plus d'argent, est-ce que nous vivrons plus longtemps ?... pourrions-nous faire plus de trois repas ?... dormirions-nous mieux ? Non ! nous voudrions toujours devenir plus riches. Alors arriveront les huissiers, les juges, les gendarmes, pour mettre un peu d'ordre parmi tant de bandits ; car nous serons tous des bandits sans foi ni loi, nous ne respecterons plus rien : nous serons trop malins pour croire en Dieu ! (p. 234)

Pour Daniel Rock, comme pour les auteurs Erckmann-Chatrion, l'aspiration à la richesse n'est pas un but en soi et n'apporte que des ennuis. L'argent salit tout, transforme l'homme en bête cupide et mène parfois au crime comme ils l'ont déjà mis en scène dans leurs contes fantastiques – notamment dans « Le Rêve de mon cousin Élof »⁴ (Erckmann-Chatrion, 2020, p. 61-70) – et le montreront à nouveau en 1867 dans *Le Juif polonais*⁵ (Erckmann-Chatrion, 1963b). Rock apparaît donc bien ici comme le représentant, certes exagéré et austère, de l'honnêteté et de la morale que les deux Lorrains n'ont cessé de distiller dans leurs œuvres. On ne trouve pourtant pas dans le roman de sentences et de dictons moralisateurs, très nombreux dans leurs contes pour condamner l'avidité des hommes (Benhamou, 2020).

L'arrivée des ingénieurs parisiens dans le village de Felsenbourg représente un véritable choc des cultures. M. Horace et ses collègues, censés amener le progrès, détonnent dans le petit bourg vosgien car, issus de la capitale, ils apportent avec eux un certain nombre de vices. Et, au combat perdu d'avance contre le progrès technique auquel se livre Daniel Rock, s'ajoute un refus des dérives amenées par les Parisiens

4. Dans ce conte, l'honnête Hans Omacht a tué pour le voler son beau-père le meunier Pierre Ringel et a laissé condamner un innocent à sa place Pierre Gilger, voleur de la bande de Schinderhannes.

5. Dans *Le Juif polonais*, l'aubergiste Mathis assassine pour le dépouiller de sa fortune le juif polonais Baruch Koweski.

dans leurs bagages. C'est bien à une lutte que s'adonnent les commerçants du village, notamment les aubergistes Baumgartner et Kalb, qui rivalisent de zèle pour servir au mieux les ingénieurs. Outre la concurrence entre les marchands, la présence des Parisiens donne lieu à des nuisances. Horace et les autres ingénieurs boivent beaucoup, exigent de grands crus et des mets délicats, font du bruit lors de leur passage dans les auberges et surtout se livrent à la débauche au vu et au su de tous en compagnie de lorettes qui sont venues les rejoindre.

Hapax dans la prose d'Erckmann-Chatrion (Benhamou, 2020, p. 169-180), ces petites femmes représentent la capitale et ses vices : la paresse, la gourmandise, la luxure. Elles s'opposent en tous points aux jeunes paysannes telle Thérèse Rock, fiancée à Ludwig, le fils du meunier Bénédum, bonne catholique et fille sérieuse, qui épousera son promis et aura un petit Daniel. Juliette, Malvina et Diane ont rejoint leurs amants dans ce qu'elles considèrent comme le bout du monde et ne jouent aucun rôle dans le roman, si ce n'est d'incarner Paris et ses excès : « Les jolies Parisiennes, étendues sur de grands sofas, fumaient en rêvant, et M. Anatole, assis devant le piano, chantait d'une voix tendre, en balançant la tête, un petit air doux qui finissait ainsi : / *Ce qu'il me faut, à moi... c'est toi !... c'est toi !* » (p. 262)

Erckmann-Chatrion, qui s'étaient refusés à prendre pour sujets les bas-fonds et la prostitution comme leurs confrères réalistes, durent défendre la présence des personnages de filles galantes dans leur roman auprès du directeur de la *Revue européenne* – dans laquelle paraît le roman en feuilleton en 1860 –, ainsi que l'écrivit Chatrion à son ami Erckmann, resté à Phalsbourg :

Il a fallu plaider... plaider pour « les petites dames ». On les trouvait un peu haut à la jambe. Grâce à Dieu, je suis parvenu à démontrer que ces petits anges ne sont pas aussi redoutables pour les demoiselles de famille qu'on voulait bien le dire. Et nous en sommes quittes pour deux ou trois coupures insignifiantes. Par exemple, il m'a fallu changer le nom de Grisette ; toute mon éloquence a échoué devant la terreur qu'inspirait ce nom satanique à M^r le directeur de la *Revue*⁶.

Pourtant, Erckmann-Chatrion ne font pas l'apologie de la prostitution, au contraire. C'est par l'intermédiaire de la vieille Fuldrade qui lance sa malédiction sur les jeunes lorettes qu'ils condamnent leur comportement déviant. La vieille diseuse de légendes d'Obernay associe la corruption des Parisiennes avec la venue du chemin de fer :

– Je vous maudis !... soyez maudites !... vous... les vôtres... et toutes celles qui vous ressemblent ! – Vous qui venez apporter ici le trouble, la honte, l'exemple de la corruption et de la bassesse... vous qui vendez votre corps et votre âme... vous qui oubliez votre père et votre mère... vous qui n'avez ni cœur ni entrailles... je vous maudis ! Allez... allez dans

6. Lettre de Chatrion à Erckmann du 20 août 1860, dans *Correspondance inédite*, BnF, N.A.F. 23 854 à 23 860.

vos villes... Infâmes !... qu'y a-t-il de commun entre nous ? Les reptiles vivent de la fange, et les oiseaux du ciel de la rosée des fleurs !... Toute votre œuvre est une œuvre de l'enfer. Elle est condamnée !... vous sortirez d'ici couvertes de honte... et les sept plaies d'Égypte vous accompagneront... car vous n'êtes que pourriture... C'est moi, Fuldrade, qui vous le dis ! Que ne restiez-vous cachées, filles de Babylone ! Vous avez voulu savoir la vérité, je vous l'ai dite... Vous êtes la honte du genre humain... Allez... allez... malheureuses ! » (p. 277)

La vieille sorcière Fuldrade est, elle aussi, une figure de la révolte. Sorte d'éminence grise de Daniel Rock, elle veille sur le livre des chroniques et conseille le forgeron dans son combat contre les ingénieurs du chemin de fer. Elle ajoute au récit un souffle épique et une pointe de surnaturel.

3. Un combat symbolique et épique

La rébellion qui anime Daniel Rock est entretenue par la vieille Fuldrade, mi-sorcière, mi-diseuse de bonne aventure qui pousse le père Rock à la révolte. Le portrait de cette centenaire fait basculer le récit réaliste dans le fantastique.

Fuldrade ne ressemblait plus à un être humain ; on l'aurait plutôt prise pour une de ces vierges en plâtre des petites chapelles de Marienthal ou de Sainte-Odile, affublées, dans leurs niches, de robes de soie toutes passées et couronnées de fleurs flétries. Sa peau était si fine, qu'on voyait, à travers, les sutures de son crâne chauve ; son nez crochu, son menton en galoche, ses joues creuses, ses yeux recouverts de flasques paupières, ses petites mains sèches, ses oreilles, blanches comme des hosties, le petit bonnet de crin tressé, en forme de corbeille, retombant sur sa nuque, tout cela lui donnait l'air de quelque apparition surnaturelle.

Et pourtant, malgré cet état de décrépitude, on devinait que Fuldrade avait été belle d'une beauté splendide. (p. 210)

Gardiennne des ruines du château de Felsenbourg dans lequel elle vit avec ses chèvres, elle s'apparente à un autre personnage féminin étrange de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian : la baronne Blouderic, dite la Peste-Noire dans *Hugues-le-Loup*.

S'il effleure le fantastique, le roman *Maître Daniel Rock* touche surtout à l'épopée à plusieurs reprises. Son héros est un colosse doté d'une force et d'une ténacité hors du commun, et le combat qu'il mène contre la machine et le progrès va bien au-delà de ce qu'un homme peut supporter. Lors de la fameuse scène du conseil municipal qui lui apprend la venue du chemin de fer, Rock se livre à un discours plein d'envolées lyriques et de métaphores épiques :

Maître Daniel se tut un instant, plus pâle que la mort. On aurait entendu voler une mouche dans la salle. Le vieux forgeron semblait se recueillir ; tout à coup, les bras étendus, il s'écria d'un accent vraiment sublime :

« Ah ! que n'ai-je les ailes de l'aigle !... que n'ai-je la voix des torrents !... je mêlèverais jusqu'aux nuages, et mes paroles retentiraient dans les moindres hameaux comme le tonnerre. Je dirais : Enfants, prenez garde ! l'esprit des ténèbres s'approche de vos montagnes ; il s'avance comme un serpent dans vos vallées. Les ombres de vos seigneurs et de vos pères vous protègent encore, mais défiez-vous, le jour de la corruption est proche, le dragon à sept têtes siffle ! Si vous n'avez pas le courage de lui résister, si vous ne prenez la pioche et la pelle pour détruire sa route souterraine, alors, malheur, malheur à vous, vous êtes perdus ! (p. 235)

En effet, les propos de Daniel Rock sont remplis de tropes, hyperboles et comparaisons, qui touchent au sublime. Homme excessif, le forgeron est une sorte de héros d'un autre âge qui n'hésite pas à prendre les armes contre les ingénieurs, en blessant certains grièvement.

Le combat de Rock et de ses fils contre les Parisiens s'apparente aux batailles du Moyen Âge. Daniel Rock, Kasper et Christian se battent à l'aide de leurs outils de travail, notamment leur marteau.

Maître Daniel toussa légèrement, prit son marteau, et donna sur la tête de l'ingénieur un coup qui lui fit jaillir le sang du nez, des oreilles et de la bouche, et l'étendit roide à ses pieds.

Après ce coup, le forgeron remit son marteau dans sa ceinture, saisit le piquet garni d'une longue pointe de fer, puis regarda devant lui. [...]

Le vieux Rock, seul, la tête haute, rejetée en arrière, les sourcils froncés, le nez recourbé sur les lèvres, les yeux plissés, le menton serré, les attendait sans faire un pas en avant. (p. 294)

Le style d'Erckmann-Chatrian se fait volontiers hyperbolique et poétique afin de mieux rendre l'affrontement entre les deux camps, celui de Daniel et les artisans du chemin de fer. « Le forgeron ne répondit rien... Ses fils le rejoignirent... et la bataille commença... mais une bataille à faire trembler, – une bataille où les coups de pelle, de pioche, de piquet, tombaient comme la grêle, écrasant tantôt l'un, tantôt l'autre ; il y en avait toujours cinq ou six en l'air qui descendaient comme la foudre ! » (p. 295) Les auteurs utilisent des répétitions – le mot « bataille » – et des allitérations en [p] – pelle, pioche, piquet – qui produisent un son dur pour simuler les bruits assourdissants du combat. Ils emploient aussi des comparaisons avec les éléments atmosphériques, la grêle et la foudre, l'eau et le feu, ce qui donne à cette lutte un caractère épique, démesuré.

Plus loin, le texte épouse les mouvements de Rock qui se livre à un véritable massacre, comme l'indique l'utilisation de quatre verbes au participe présent : « Maître Daniel était alors transporté d'un sublime enthousiasme ; toutes les vieilles chroniques lui passaient devant les yeux. Il s'avavançait hachant, massacrant, assommant, exterminant tout ce qui se présentait à lui, comme Hugues le Borgne à la bataille de Mühlendorf ». (296) Le rythme quaternaire et le crescendo des verbes d'action

accentuent la violence du forgeron qui se prend pour l'ancien seigneur médiéval. À l'annonce de la mêlée, les réactions du maire prennent elles aussi des proportions démesurées :

Il se passa l'écharpe autour des reins et partit comme un possédé du diable, allongeant le pas, gesticulant, murmurant des mots inintelligibles, entrecoupés d'exclamations incohérentes :

« Ah ! les misérables !... ah ! ces Rock !... nous verrons !... Des barbares... un nid de vautours... des gens à pendre... à brûler vifs... tous... tous... sans miséricorde ! Attaquer la civilisation !... les brigands !... Ça ne respecte rien... rien !... Assommer les bienfaiteurs du pays !... Canailles !... mauvais gueux ! »

Et tout en parlant ainsi, il faisait des enjambées d'une demi-lieue. (p. 299)

La famille Rock est ainsi désignée par Zacharias Piper comme des barbares et des animaux sauvages. Sorti de prison, les Rock se retirent en effet dans les ruines du château comme des rapaces dans leur aire, à l'abri des villageois qui veulent leur nuire.

Maître Daniel, penché dans la meurtrière, voyait, à deux mille pieds au-dessous, ce que lui montrait la vieille, et ses dents grinçaient de rage :

« C'est bien !... dit-il en se relevant. Approchez, garçons, c'est ainsi qu'on voulait nous recevoir !... » (p. 324)

Rock et ses deux fils s'apprêtent à livrer un ultime combat contre le train.

Munis d'immenses lances forgées pour l'occasion, Maître Daniel, Kasper et Christian dans le tunnel, s'opposent à la locomotive, lancée à grande vitesse et qui les écrase :

La locomotive se couvrit aussitôt d'un nuage de vapeur blanche, et s'engouffra dans le tunnel avec un sifflement épouvantable... Lorsqu'elle eut disparu, tous les yeux se portèrent à la place où, quelques secondes avant, se trouvaient le vieux Rock et ses fils. – Elle était vide. – Les trois forgerons et leurs fortes lances avaient été broyés comme de la paille... et l'on entendait la machine rouler... rouler toujours !

Alors tous les assistants se regardèrent pâles comme des morts, et plusieurs se dirent entre eux :

« Voilà comment l'idée balaye la matière !... Rien ne peut l'arrêter : ni la force... ni le courage... il faut marcher avec elle... ou mourir ! »

Maître Élias, entendant ces choses, répondit :

« Oui, messieurs, vous avez raison ; il vaut mieux être dans la voiture que devant les roues. » (p. 345-346)

La mort tragique des Rock était inéluctable, le combat avec la machine étant inégal. Finalement, le forgeron, symbole de la démesure, est puni et se fond avec son

paysage tant chéri. Ces scènes de batailles sont rendues encore plus saisissantes par les illustrations de Gluck pour l'édition Hetzel de 1866-1867⁷.

Même si Erckmann-Chatrion sont visiblement du côté du progrès et non de l'obscurantisme de Rock et de Fuldrade restés dans un Moyen Âge légendaire, il n'en demeure pas moins qu'ils mettent en garde le lecteur contre les dérives du développement industriel et la volonté de s'enrichir qui gagne la plupart des habitants de Felsenbourg, et au-delà des lecteurs du XIX^e siècle. Ils renvoient Rock et les ingénieurs dos à dos, au profit du discret docteur Marchal⁸, partisan du progrès mais respectueux des traditions, qui soigne le forgeron après la bataille. Dans sa correspondance, Chatrion désignait ce roman comme une « œuvre virile ». Il s'agirait plutôt d'une fable écologique avant l'heure, dans laquelle un seul homme, certes passionné et quelque peu inconscient, lutte contre la folie de villageois âpres au gain et d'ingénieurs parisiens prêts à défigurer la richesse locale : les paysages vosgiens.

RÉFÉRENCES

- Benhamou, N. (2020). *Erckmann-Chatrion conteurs et moralistes*. Paris : Les Belles Lettres.
- Benoît-Guyot, G. (1963). *La Vie et l'œuvre d'Erckmann-Chatrion. Témoignages et Documents*. Paris : Jean-Jacques Pauvert éditeur.
- Erckmann-Chatrion. (1963a) [1861]. *Maître Daniel Rock*. Dans *Contes et Romans nationaux et populaires*. T. 7 (p. 171-349). Paris : Jean-Jacques Pauvert éditeur.
- Erckmann-Chatrion. (1963b). *Le Juif polonais*. Dans *Contes et Romans nationaux et populaires*. T. 5 (p. 509-579). Paris : Jean-Jacques Pauvert éditeur.
- Erckmann-Chatrion. (2020). *Œuvres*. N. Benhamou (éd.). Paris : Les Belles Lettres.
- Gontier, P. (2009). *Maître Daniel Rock* ou l'entrée du train en gare du roman français. Dans N. Benhamou (dir.), *Le Rocambole, Bulletin des Amis du Roman Populaire*, spécial Erckmann-Chatrion (p. 13-28), n°47.
- Schoumacker, L. (1933). *Erckmann-Chatrion. Étude biographique et critique d'après des documents inédits*. Paris : Les Belles Lettres.
- Tulard, J. (1995). Saint-simonisme. Dans J. Tulard (dir.), *Dictionnaire du Second Empire* (p. 1161). Paris : Fayard.
- Zola, É. (1866). Erckmann-Chatrion. *Le Salut public de Lyon*, 29 avril et 1^{er} mai 1865, repris dans *Mes haines : causeries littéraires et artistiques* (p. 179-200). Paris : Charpentier.

RÉSUMÉ : Erckmann-Chatrion narrent la révolte du forgeron Maître Daniel Rock, contre la venue du chemin de fer dans le village vosgien de Felsenbourg. Le héros souhaite en effet préserver le patrimoine du village et le sien propre puisqu'il a ache-

7. *Maître Daniel Rock*, dans *Contes et romans populaires*, illustrés, Paris, Hetzel, 1867.

8. « Le docteur Marchal, grand admirateur des chemins de fer, mais amateur passionné de pierres druidiques, de ruines, de médailles, de vieux manuscrits, avait toujours eu de l'estime pour Daniel Rock » (304).

té le vieux château qui devrait être détruit pour tracer le chemin de fer. Ce combat contre le progrès amène Rock à se fâcher avec tout le village, les habitants vendant leurs terres à la compagnie de chemin de fer. Son choix contre le progrès détruira sa famille et mènera le forgeron à la mort. Cette histoire est l'occasion pour Erckmann-Chatrion de donner un souffle épique et tragique à un événement – la venue du chemin de fer dans les campagnes lorraines – qui vient bouleverser l'ordre naturel. La modernité n'a pas que des bons côtés et Rock en fera la triste expérience. Le roman de 1861 apparaît comme une parabole empreinte de saint-simonisme.

Mots-clés : Erckmann-Chatrion, *Maître Daniel Rock*, révolte, progrès, saint-simonisme

Revolt in Erckmann-Chatrion's *Maître Daniel Rock*: A Losing Battle against Progress

ABSTRACT: Erckmann-Chatrion tells us a story of the revolt of a blacksmith, Daniel Rock, against the arrival of the railway in the village of Felsenbourg in Vosges. Having bought an old castle which is to be destroyed to make way for the railway, the protagonist battles to preserve his heritage and that of the village. This fight against progress provokes a conflict with the entire village since the inhabitants are selling their land to the railroad company. His struggle against progress will destroy his family and lead the blacksmith to his death. This story is an opportunity for Erckmann-Chatrion to give an epic and tragic feeling to an event – the arrival of the railway in the Lorraine countryside – which upsets the natural order. Modernity has a dark side to it and Rock will experience it painfully. The 1861 novel appears to be a parable imbued with Saint-Simonianism.

Keywords: Erckmann-Chatrion, *Maître Daniel Rock*, revolt, progress, Saint-Simonianism